Ségolène Roudot

CARNETS D'UNE
ÉCRIVAINNE AGRICOLE

Roman

Atramenta

1

Où l'on découvre la noble profession d'écrivain agricole

« Un artiste, je le constate aujourd'hui, ne saurait se satisfaire de l'art. On ne peut nier chez lui le besoin légitime d'être reconnu. »

Agatha Christie, *Ils étaient dix*

Écrivain agricole. Nom masculin, contraction d'écrivain-ouvrier agricole (féminin : écrivaine agricole, écrivaine-ouvrière agricole). Se dit d'un individu qui fait profession à la fois de l'écriture et des travaux agricoles.

Variantes : romancier agricole, nouvelliste agricole, poète agricole. Le monde agricole n'étant pas moins fragmenté que le monde de l'écriture, on citera également à titre d'exemples : écrivain horticole, écrivain maraîcher, écrivain vendangeur – les combinaisons terminologiques n'ayant pour limite que l'imagination de l'individu concerné, imagination dont les écrivains (agricoles ou non) sont justement censés être généreusement dotés.

Bien que rien n'interdise théoriquement d'inverser les termes (« ouvrier agricole-écrivain », « ouvrière agricole-écrivaine »), il est recommandé d'éviter la contraction « ouvrier écrivain », qui occulte complètement l'aspect agricole du métier et évoque davantage le travail à la chaîne en usine que la récolte des choux-fleurs, pieds dans la boue et fumée du tracteur dans les narines.

Le métier d'écrivain agricole est un métier méconnu. Il est absent de toutes les bases de données de recherche d'emploi. Aucun conseiller d'orientation ne vous encouragera jamais à devenir écrivain agricole (mais c'est un mauvais exemple, car aucun ne vous encouragera jamais non plus à devenir écrivain). L'Insee met l'écrivain agricole en demeure de choisir entre deux catégories socioprofession-

nelles particulièrement éloignées. D'abord celle d'ouvrier agricole, code 69, à qui on a donc aimablement attribué le nom d'une position sexuelle (et c'est vrai qu'on s'amuse parfois entre deux meules de foin, même en bottes) – un métier au fort potentiel érotique somme toute bien plus attractif que celui d'écrivain, que l'Insee place parmi les « cadres et professions intellectuelles supérieures » en lui concédant le code 352b, qui n'est autre que l'indicatif téléphonique du Luxembourg avec un b (ce dernier n'étant là que pour distinguer les écrivains des journalistes, 352a).

Ce que l'Insee ignore, ou choisit d'ignorer, c'est l'immense potentiel combinatoire de ces deux catégories socio-professionnelles, en raison d'un détail technique très simple : il s'agit de métiers saisonniers.

Pour la définition du métier saisonnier, nous choisirons de suivre Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer* :

« Automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère »

On sent immédiatement que c'est du vécu, que Rimbaud en a passé plus d'une, de saison en enfer, le genre de saison qui vous pousse à signer pour trois semaines de plantation d'échalotes juste pour vous assurer qu'il existe pire enfer encore.

La saisonnalité du métier d'ouvrier agricole ne devrait surprendre personne. L'agriculture est une activité soumise au rythme des saisons. L'ouvrier agricole en est le fusible, celui qu'on embauche trois semaines par-ci pour couper les potimarrons, un mois par-là pour cueillir le raisin. Il peut

vivre de son travail toute l'année s'il a investi dans un van aménagé ou une tente solide.

La saisonnalité du métier d'écrivain est sans doute moins évidente pour le non-initié, mais la familiarité de Rimbaud avec le sujet devrait en soi nous ouvrir les yeux. En outre, il n'est pas le seul auteur à avoir esquissé une réflexion sur la saisonnalité de l'écriture. Voyons par exemple ce que Léo Ferré dit des poètes :

« Ce sont de drôles de types qui vivent de leur plume
Ou qui ne vivent pas c'est selon la saison »

Remplacez « qui vivent de leur plume » par « qui vivent dans un van aménagé », et vous obtiendrez un très convenable hymne des travailleurs saisonniers – même s'il est indéniable que la versification ne gagne pas au change et que la mélodie de Ferré tient davantage de la lamentation que de l'hymne syndical.

Écriture et travaux agricoles ne sont évidemment pas les deux seuls métiers saisonniers, ni les seuls métiers astucieusement combinables. Tous les intérimaires, intermittents et autres précaires bi-laborieux sont invités à rédiger leur propre manifeste et à se faire connaître auprès de leur corporation. Par souci d'exactitude et de crédibilité, nous ne traitons néanmoins ici que de cette portion des saisonniers qui travaillent une partie de l'année dans l'agriculture et passent la saison où ils ne vivent pas à écrire.

Financièrement parlant, il ne s'agit pas de la combinaison la plus judicieuse. Améliorer son revenu est pourtant la

première explication qui vient à l'esprit quand on cherche à comprendre pourquoi des individus décident d'associer deux activités professionnelles aussi disparates. Il est vrai qu'on gagne mal sa vie comme ouvrier agricole : certains pourraient être tentés de voir l'écriture comme une astuce pour boucler les fins de mois. L'erreur est humaine.

D'un autre côté, le Smic agricole, même saisonnier, fait manger plus d'un poète. Mais cette combinaison relève davantage de la survie que du job alimentaire. Si l'on veut comprendre les motivations de l'écrivain agricole, il faut chercher un peu plus loin.

En premier lieu, la vocation. Il est possible, et même fréquent, de combiner l'écriture et les travaux agricoles uniquement par amour sincère de ces deux activités – plus de la moitié des écrivains agricoles seraient concernés (source : ministère du bien-être au travail). À noter que c'est souvent sur le tard que cette vocation se révèle, étant entendu qu'il faut une vie entière pour découvrir qu'on a le droit d'être à la fois manuel et littéraire – et ceci bien qu'il soit de notoriété publique que les écrivains utilisent leurs mains pour écrire, détail qui devrait mettre la puce à l'oreille de n'importe qui.

Pour charmante que soit cette motivation, elle n'en est pas moins d'un ennui mortel. Passons donc immédiatement à un mobile plus pittoresque : la recherche d'un temps de repos.

Près de deux écrivains agricoles sur trois (source : *ibidem*) voient en effet l'alternance de périodes de travaux agricoles et d'écriture comme une façon de se libérer du

temps libre. Ne laissez pas votre imagination vous emporter. Il ne s'agit pas d'exploiter la morte-saison agricole pour écrire. Il est inutile pour l'écrivain d'accumuler des heures consacrées à l'écriture, car l'inspiration fonctionne à l'inverse de l'appel d'air : plutôt que de débouler quand l'écrivain lui ménage de l'espace, elle choisit de débarquer dans un TER à l'heure de pointe, sur l'A7 le jour des grands retours de vacances, ou quand un conseiller à l'emploi demande de justifier une absence au dernier atelier *curriculum vitae*. En réalité, réserver du temps pour l'écriture n'est pas tant une technique de travail efficace qu'une méthode infallible pour tarir toute inspiration. L'écrivain malin a donc plutôt tendance à se libérer du temps pour écrire justement lorsqu'il sent qu'il n'en peut plus de l'écriture et qu'une pause lui est indispensable. Cette tactique dite « du leurre » fonctionne, mais ne génère aucun revenu, elle n'est donc idéale que si l'écrivain souhaite en profiter pour entamer un jeûne de quelques semaines. Dans le cas contraire, il reste la solution du contrat agricole.

Il est prouvé que le contrat agricole est le moyen le plus performant pour vider l'esprit de l'écrivain – tout en lui procurant un revenu minimaliste – de tout ce qui n'est pas l'épluchage des poireaux ou le calibrage des tomates. La cadence, la mémorisation des consignes, la précision des gestes, le regard du chef d'équipe annihilent toute velléité de cogiter. Impossible d'assembler des idées, impossible de noter la moindre phrase, sauf à l'apprendre par cœur ou à la graver dans le sang sur son poignet, ce qui relève de la psychiatrie et doit encourager à entamer une reconversion professionnelle.